

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n<sup>o</sup> 62.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 9 novembre, 1912.

M. Paul Hervieu est un homme célèbre. Ce n'est pas un homme connu. Aventure fréquente chez nos illustrations. De même que nous ne jugeons les gens que sur leurs derniers procédés, nous ne nous imaginons les auteurs que sur leur aspect le plus récent.

Victor Hugo fut, en son temps, un jeune poète allègre et imberbe. Comment nous le figurer autrement qu'en patriarche humanitaire à barbe de neige ? Shakespeare commença par être un joyeux viveur à la luxuriante chevelure. Nous ne le voyons cependant que grave, méditatif et chauve comme un œuf.

Même histoire pour M. Hervieu. Ses dernières productions et ses dernières allures ne projettent sur son œuvre et sur sa personne que des reflets de bronze ou d'airain. On n'a entendu de lui que des pièces sombres, âpres, tragiques, écrites en un langage surélevé ; et l'attitude de l'homme s'y raccorde. Par un phénomène peu flatteur pour notre époque, la probité morale et littéraire de M. Hervieu est devenue légendaire. On ne mentionne jamais ses ouvrages sans joindre un mot de compliment pour son caractère. Il représente le Caton de notre littérature, si ce n'en est pas le Robespierre. Bref, écrivain comme homme privé, le type du monsieur qui ne plaisante pas.

Il existe néanmoins un autre Paul Hervieu, que ses amis ont

jadis connu, qu'ils entr'aperçoivent même quelquefois encore et qui ne répond que de fort loin à cet austère signalement : spirituel, malicieux, je dirais presque gavroche, et non sans un grain de perversité. C'est à cet Hervieu-là, n'en doutez pas, que nous devons *Bagatelle*.

A propos de la pièce, les critiques s'étaient mis en frais d'érudition. Quelques-uns avaient lu les derniers romans de M. Hervieu : *Peints par eux-mêmes*, *l'Armature*, et ils ne nous l'ont pas envoyé dire.

Pendant qu'ils y étaient, ils eussent pu remonter plus haut, à une œuvre plus ancienne, que l'auteur publia en 1890 : *Flirt*. Ils y auraient découvert ce qu'ils ont l'air de chercher si éperdument : l'explication, la clef de *Bagatelle*.

Avant d'aller aux Français, faites-moi donc et faites-vous donc le plaisir de parcourir *Flirt*. Pour bien goûter la pièce, pas de meilleure préparation. L'on m'affirmerait même que *Bagatelle* résulte d'un vague projet, conçu naguère, de porter ce roman à la scène, que je n'en serais pas autrement surpris.

Non qu'intrigues ou personnages se ressemblent. Mais il y a le ton, l'atmosphère. *Bagatelle*, pour qui s'y connaît, c'est de l'Hervieu 90, avec en plus ce bouquet, ce « corps », que donnent aux crûs de grande origine quelques années de cave et de bouteille. Une preuve, par exemple, de la « bonification », ce serait les dernières scènes de la pièce. En dépit de quelque raideur, et, par moments, de quelque gaucherie, il est certain que vers 90 les fabricants de théâtre ignoraient ce genre de pathétique retenu, d'autant plus saisissant qu'il s'exprime sans déclamations — comme il est probable aussi que, vers cette époque, M. Paul Hervieu lui-même n'eût ni visé ni atteint si loin.

Pourquoi donc pimpante, ironique, dramatique, et même, en quelques détails osés, voisine du vaudeville, pourquoi cette pièce parfois a-t-elle semblé un peu dérouter ? Les idées préconçues du public y sont sans doute pour quelque chose. Mais pour bien plus, selon moi, l'interprétation.

Oh ! la troupe du Théâtre-Français a remarquablement joué *Bagatelle*. Cependant, il manquait aux artistes, en la circonstance, un don que ni le Conservatoire, ni la nature n'eussent pu leur conférer : la voix insinuante, nuancée, gouailleuse, souvent cruelle de M. Paul Hervieu.

Transposée en voix Hervieu, c'est alors que la pièce eût pris toute sa grâce et toute sa valeur. On a dit que le succès de lecture aux artistes avait été prodigieux. Pour une fois, ce vieux cliché me semble sonner la vérité. Il n'est pas douteux que, lue par l'auteur, la pièce devait avoir un tout autre accent.

L'idéal, voyez-vous, pour *Bagatelle*, c'eût été qu'à l'instar de M. Sacha Guitry, M. Paul Hervieu jouât en personne le premier rôle, que dis-je, tous les rôles, sans en excepter un.

A défaut de cette interprétation rêvée, je vous conseille quand même d'aller à la pièce, ne serait-ce que pour faire avec M. Hervieu plus ample connaissance. Seulement, n'ajournez pas, ne ratez pas l'occasion. Car, devant un public à l'oreille si dure, M. Hervieu pourrait très bien déjà avoir rengainé sa mandoline, pour revenir désormais aux pièces à grand orchestre. Et vous vous reprocheriez ensuite toute votre vie d'avoir manqué ce rare concert.

FERNAND VANDÉREM.

Il n'est pas rare maintenant que nos dames placent dans leur boudoir un petit bassin à poissons de forme carrée en mosaïque d'or sur le fond de laquelle les poissons rouges familiers dessinent d'amusantes arabesques.

Les intrépides du Directoire seront bientôt dépassées : certaines de nos élégantes, en effet, n'ont pas craint de se montrer aux dernières courses avec des robes de satin tombant à une main au-dessus des chevilles sur une jupe de chantilly, à travers laquelle transparaissaient des jambes gantées de violet ou de pourpre.

EN CHEVAUCHANT.

Comme je passe la moitié de ma vie à cheval, il faudrait donc raconter la moitié de ma vie. Non, mais voici quelques-unes de mes réflexions à cheval, non pas sur mes promenades et voyages équestres, pas plus que sur les rêves suscités aux trois allures de ma jument.

Il est certain que tout l'art de l'équitation consiste à trouver, pour l'être nouveau composé d'un homme et d'un cheval, un équilibre qui n'est ni celui de l'un ni celui de l'autre, chacun d'eux ayant perdu son équilibre naturel.

Quelle que soit la science qu'on possède de la grammaire équestre, il s'agit surtout, pour bien tenir à cheval, d'éduquer ses muscles. Il y a une *intelligence* des muscles. Elle se développe à force de chutes dans la sciure des manèges ou dans l'herbe des prairies.

L'anatomie d'un cavalier se compose de trois parties : le buste, le bassin, et les cuisses jusqu'au bas du genou. Les jambes et les bras ne sont que des accessoires. Quant à la tête, elle ne compte pas. (C'est peut-être pour cela qu'on dit parfois que les hommes de cheval sont bêtes. Calomnie!...)

Pour le cheval, il se compose, en réalité, de six animaux. A savoir : le bipède latéral droit, le bipède latéral gauche, le bipède diagonal droit, le bipède diagonal gauche, l'avant-main et l'arrière-main.

Chacun de ces animaux doit, pour ainsi dire, être monté à part; donc, un homme qui monte un cheval monte en vérité six bêtes indépendantes les unes des autres...

Quel étrange cauchemar! Pourtant, c'est cette décomposition du cheval en six bipèdes qui permet à l'écuyer d'arriver jusqu'à la Haute-École.

De la grâce dans la méthode, voilà la Haute-École.

Je ne vous parlerai pas ici du *passage sur deux pistes avec suspension des diagonales*, ou du *piaffer balotté* ou de la *pirouette renversée sur trois jambes*. Et pourtant c'est de cette algèbre que sort la Haute-École.

Par quel *jiu-jitsu* approprié à chaque bipède arriver simplement au pas espagnol, c'est ce que je ne me charge pas de vous expliquer en peu de mots. Songez qu'il s'entasse, depuis des siècles, de gros bouquins sur le sujet. Il suffira de dire que la Haute-École représente, pour le cheval, un ensemble d'allures qui ne lui sont pas naturelles et qui, cependant, le font, seules, valoir dans toute sa beauté.

Danses chevalines héroïques et gracieuses, certes, les allures de la Haute-École sont plus belles que celles que la nature a données au cheval! On peut dire que si Dieu a créé le cheval, l'homme a créé la Haute-École, et c'est, dans le royaume de la beauté, quelque chose d'équivalent à la rose qui nous semble si naturelle, et qui, cependant, est un produit de l'artifice humain.

La Haute-École, pour tout dire, est un produit du génie européen. Il est bien de notre race de mettre de l'abstraction même dans un cheval!

Oui, le cheval bien dressé, c'est un prodige de la volonté humaine, et l'équitation est un des arts les plus fins qui soient, n'en déplaise à notre époque où les chevaux sont plutôt vapeur, où l'automobile et l'aéroplane semblent devoir anéantir les dernières écuries.

Mais, dites-vous, et l'amazone? Vous n'en parlez pas!

C'est que je monte à califourchon, considérant la position sur le côté comme illogique et humiliante. Je veux monter un cheval et non pas une selle. Je veux pouvoir enfourcher mon cheval toute seule et en descendre toute seule...

Quoi qu'il en soit, bien monter à cheval est un plaisir qui ne va pas sans noblesse. Et puis cela développe en nous de profondes et nécessaires qualités : la volonté, la maîtrise de soi,



*Robe et Toque de pelours de Soie
Vert de mer bordées d'hermine*



Ayuntamiento de Madrid



Manteau de Libeline à Col et poignets de renard blanc



Ayuntamiento de Madrid



*Robe de velours à double tunique de mousseline de soie
bordée de skunka: Étole et manchon de renard blanc.*



Ayuntamiento de Madrid

la patience , voire le courage ; et ces quatre choses-là sont aussi nécessaires à la vie qu'à l'équitation .

Apprenons donc à monter à cheval avec vigueur et avec finesse , afin d'apprendre du même coup à vivre finement et vigoureusement .

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

« La parure des femmes de Paris varie tellement qu'il est bien difficile de la caractériser , et sans cet instinct qui nous fait reconnoître une figure au milieu de tant de figures ressemblantes , ce n'est pas au costume qu'un mari pourroit distinguer sa femme au milieu des femmes des voisins . La mode n'a , peut-être , jamais été aussi inconstante et jamais le Français léger n'a passé , avec plus de facilité , du blanc au noir et du noir au blanc . » Ces lignes , extraites du *Journal des Dames et des Modes* du 31 mai 1812 , ne sont-elles pas aujourd'hui d'une singulière actualité ? La caractéristique de la mode d'aujourd'hui est , en effet , qu'elle n'a rien de caractéristique . Tout est à la mode simultanément ou dans une succession si rapide qu'une mode n'a plus le temps d'être démodée avant qu'une autre la remplace . Il y a moins d'un mois , le Grand Prix d'Automne imposait aux élégantes de porter les blouses russes ; huit jours plus tard , ces blouses étaient détrônées par les jaquettes longues et drapées à la manière des tuniques de l'antique garde-française , qui elles-mêmes furent , encore huit jours après , supplantées par la petite veste de velours bleu à basque et à ceinture , laquelle est déjà aujourd'hui battue en brèche par un petit boléro garni de putois naturel . Comment , dans un défilé aussi vertigineux , une femme pourrait-elle se flatter de demeurer plus de huit jours vêtue à la mode ? Quoi qu'il leur en coûte , les plus élégantes ont dû , après trois semaines de poursuite , s'avouer essoufflées et se résigner à rester en arrière de la princesse capricieuse qui les emmenait à la ruine . Et voilà pourquoi on voit aujourd'hui paraître et durer tant de modes diverses et disparates ; une mode ne chasse plus l'autre : elle va de pair avec elle . Et c'est la négation même de la mode .

LE BOWLING

Valsée se transporte à grand bruit en Amérique : avant d'y faire parler de lui , il y va parler de nous .

Valsée, en effet , compte y révéler le gentilhomme français moderne , à l'image duquel il a été créé . Puis , nouveau Christophe Colomb , il fera découvrir en lui , notre véritable caractère , connu , là-bas , sous un jour malheureusement trop « intéressé » .

Valsée qui possède la manière pour conduire les cotillons , les courts ,

comme les longs, se propose, en une brillante série de conférences, d'initier les « transatlantiques » au chic, au bon ton, à la chevalerie, à la grâce française, au panache national : un chic, un bon ton, une chevalerie, une grâce, un panache, comme ils n'en ont même pas en Angleterre, et c'est tout dire.

Valsée est d'ailleurs tout désigné pour personnifier notre race élégante, valeureuse, légère et futile. Tout d'abord, il sait s'habiller : il est vêtu sans les laissés-pour-compte des grands tailleurs : c'est un parisien simplement élégant. A la façon de Brummel, ce dandy du Roy ne se fait pas remarquer, et au besoin, quand il ne dit rien, il sait passer absolument inaperçu. Ses vêtements fatigués, lassés plutôt, mais sans jamais paraître trop vieux, semblent pourtant être toujours les mêmes : les galons qui bordent ses jaquettes ne sont pas là pour dissimuler une fâcheuse usure : à le regarder, on croirait que tout le monde pourrait s'habiller comme lui, et cependant !... Il n'est pas jusqu'à ses cigarettes bien françaises, puisqu'il ne fume que le caporal de préférence aux tabacs blonds, qu'il ne tienne presque toujours éteintes à ses lèvres, et comme si c'était toujours la même qu'il ne fumait jamais.

Valsée réussira en Amérique comme il a réussi en France : il a tout ce qu'il faut pour plaire : il est né chevalier, ni de la Légion d'honneur — et pourquoi pas ? — non plus que « du Mérite agricole » ; il est chevalier, tout simplement on ne sait pas de quoi, mais il est chevalier, cela suffit : ce n'est pas un ordre, mais bien un titre ; et avec cela, madame, il possède une parole vibrante autant qu'éloquente ; il ne lui manque que cette certaine impertinence un peu frondeuse qu'il est cependant de bon ton d'avoir quand on veut passer pour un véritable Français.

Valsée est gentil et, comme on dit, il gagne à être connu : Pourtant, l'inévitable antipathie qu'il a su habilement s'attirer auprès de ceux qui ne lui ont jamais adressé la parole, n'existe que pour faire valoir la fidélité de ses amis qui connaissent bien son grand cœur et son inlassable dévouement : et ceux-ci peuvent affirmer bien haut, quelque étrange que cela puisse paraître, que *Valsée* a horreur qu'on parle de lui : C'est presque un modeste et, peut-être, un timide ; bref, il préfère qu'il soit le moins souvent possible question de lui dans la presse française...

Et c'est pourquoi *Valsée* se transporte à grand bruit en Amérique...

SKITTLE.

LE MONSIEUR NOBLE ET LA DAME DE COMÉDIE

Il était charmant, le jeune vicomte des Houpilliers : de la fraîcheur, de la grâce, un chérubin ! Mais nos dames n'appréciaient guère les mérites de chérubin que lorsqu'il y joint, par antithèse la célébrité d'un boxeur. Et le jeune vicomte des Houpilliers, qui se prénommait Augustin, faisait tapisserie assez mélancoliquement dans les coulisses d'un théâtre où brillait d'un

éclat sans pareil Linette Busseuil, cette étoile ! Augustin l'aimait. Pour garder son pauvre droit à respirer parfois, le soir, dans l'atmosphère de son idole, il consentit à remplacer au pied levé un acteur malade. Il connaissait la pièce pour l'avoir apprise à côté du pompier de service alors que Linette était en scène et qu'il la buvait des yeux. A la surprise générale le débutant, annoncé sur le programme sous le pseudonyme obscur de Closrival, se tira parfaitement d'affaire et connut même la griserie des applaudissements. Il tint le rôle pendant huit jours au bout desquels le directeur le gratifia d'une solide poignée de main.

Linette s'humanisa quelque peu. Il obtint la faveur de deux baisers, celui de bienvenue et celui d'adieu ; elle l'autorisa à garder sa main — si froide ! — dans les siennes — si fiévreuses — pendant quelques secondes de plus qu'il n'eût été convenable. Elle lui demanda des conseils pratiques et le promut au grade de secrétaire bénévole. Il participa désormais à sa vie au même titre que le chien Court-sur-Pattes, la femme de chambre Mélanie et l'habilleuse, Mme Zwanzig. Il reconduisait même l'actrice quand il prenait à celle-ci fantaisie de rentrer à pied et de parler d'elle, de ses succès et de son avenir, sous le ciel d'hiver, parfois indulgent à ces promenades. De plus, le jeune vicomte des Houpilliers fut admis à la manille des messieurs de la troupe qui le considéraient comme un camarade au point de vue de l'art théâtral et comme un homme du monde au point de vue de sa facilité à prêter, parfois, un louis. Le directeur avait l'œil sur lui, l'œil tour à tour sévère d'un patron pour quelqu'un qui pourrait bien quelque jour devenir son employé, et attendri d'un vieux lutteur toujours en quête d'un commanditaire. Après deux années de cette existence, Augustin avait perdu ses relations mondaines, n'en était pas plus avancé auprès de l'objet de ses feux, mais n'ignorait rien des mystères de la manille et avait pénétré tous les secrets du maquillage et de l'art de dire savamment les proses sans surprises de notoires auteurs. Il se décida alors à frapper un grand coup, mit des gants blancs et proposa tout de go à Linette Busseuil de l'épouser.

Elle demanda quarante-huit heures de réflexion et revint avec sur les lèvres un « oui » enivré. Elle n'était pas encore à la saison de l'amour qui pour les actrices a lieu entre la quarantième et la cinquantième années et fait des ingénues si piquantes des dames mûres, mais elle voulait devenir vicomtesse. Pendant ces quarante-huit heures elle avait couvert des pages de papier blanc de cette signature : *Linette, vicomtesse des Houpilliers*, et il lui tardait de vivre désormais sous le couvert d'un blason. Le ma-

riage eut lieu sans pompe. Le soir même, Linette jouait. Son mari lui apporta dans sa loge une petite boîte carrée.

— Quelque bijou, sourit-elle. Je vais vous gronder!

Et elle ouvrit le paquet. Elle trouva des cartes de visite fort joliment gravées et qui portaient ceci :

MONSIEUR ET MADAME CLOSRIVAL

Elle gémit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Et Augustin expliqua :

— J'ai bien réfléchi, mon amour. Je ne veux plus te quitter. Je dépouille allègrement le vieil homme et je me fais comédien ! Déjà mon engagement est signé. Je vivrai — nous ne vivrons plus que sous ce nom. A moi de le rendre illustre !

HENRI DUVERNOIS.

MODES.

C'est un bien joli spectacle que de contempler, en ce moment, les dessous d'une élégante. Ce ne sont que pantalons de filet, malines ou valenciennes avec empiècement semblable à la chemise. Cet empiècement descend jusqu'à la ceinture de sorte que chemise et pantalon ont l'air entièrement en dentelles. Cette mode transparente — qui le croirait ? — fut lancée par la plus blonde pensionnaire du plus subventionné et du plus grave de nos théâtres. — Les grands chapeaux sont morts : une élégante qui se respecte ne porte plus que des toques ou de petits chapeaux à calotte basse en velours, fourrure ou peau de soie. Ils sont immuablement noirs et immuablement garnis d'aigrettes ou de paradis : il serait du plus mauvais goût d'y poser des plumes — même de vingt-cinq louis. Beaucoup sont par surcroît ornés d'un haut motif de jais qui se mélange aux aigrettes ou d'une grosse plaque à la naissance du paradis. Ceux-ci se mettent en une seule touffe très à l'arrière. — Le breitschwanz est le roi du moment : on le travaille de façon à lui donner la consistance et l'apparence de l'étoffe ; d'autre part on a travaillé une étoffe de façon à lui donner l'apparence et la consistance du breitschwanz de sorte que l'on ne sait plus s'il est plus distingué de porter de breitschwanz-étoffe ou de l'étoffe-breitschwanz.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 29, 30 et 31.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MORIT, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.